

Herbert POPP, Mohamed AÏT HAMZA et Brahim EL FASSKAOUI (2011), *Les agadirs de l'Anti-Atlas occidental. Atlas illustré d'un patrimoine culturel du Sud marocain*. Naturwissenschaftliche Gesellschaft Bayreuth, Bayreuth, 499 p.

Après la Tunisie et le beau livre sur ses *ksur*, paru en 2010 (Popp et Kassah, 2010), c'est maintenant le tour du Maroc dans cet estimable projet de recherche appliquée qui, depuis 2009, a pour objet les greniers fortifiés du Maghreb. Car, en effet, cette monographie n'est que le deuxième jalon du travail d'inventaire, de nature essentiellement géographique et patrimoniale, que Herbert Popp s'est proposé de réaliser, cette fois-ci en collaboration avec Mohamed Aït Hamza et Brahim El Fasskaoui, sur ces singuliers, à plusieurs titres, espaces construits nord-africains.

Bien que consacrée au seul Anti-Atlas occidental, cette initiative maroco-allemande impressionne par son ambition et le soin porté à l'édition de l'ouvrage qui rend compte de ses résultats. Puisque non seulement presque deux cents *igudar* ont été visités, dont 107 inventoriés de façon plus ou moins systématique, mais encore leur présentation dans ce livre témoigne d'un travail extrêmement minutieux, et esthétiquement réussi, au niveau de la composition, de la mise en page et de l'illustration. Et il va de soi que, parmi cette iconographie d'une richesse et d'une qualité visuelle remarquables, les splendides photos aériennes d'André Humbert occupent une place privilégiée.

Précédé d'une introduction, sorte de parcours historiographique qui rend justice à la contribution du voyageur allemand Werner Wrage, jusqu'à présent inconnue chez les non germanophones, l'ouvrage est divisé en deux parties : une étude d'ensemble, présentée comme une « lecture » patrimoniale des *igudar* de la zone analysée, et le catalogue des sites visités, c'est-à-dire l'atlas illustré à proprement parler. Une liste bibliographique assez exhaustive, un très utile glossaire et plusieurs index complètent le volume.

L'étude préliminaire comporte cinq chapitres qui abordent tout un éventail de sujets allant de l'origine des greniers fortifiés à leur état actuel et aux enjeux que leur valorisation représente, en passant par des questions liées à leur typologie, leurs caractéristiques architecturales, leur évolution spatiale au fil du temps ou, enfin, leur insertion territoriale et environnementale. La deuxième partie, quant à elle, débute par un nécessaire chapitre méthodologique consacré aux critères et procédés utilisés pour l'élaboration de l'atlas, et de ses fiches descriptives. Viennent ensuite cinq chapitres où sont groupés, par « périmètres » géographiques, la centaine d'*igudar* inventoriés.

Les indéniables apports de la première partie tiennent d'abord à l'importance, et à la représentativité en termes statistiques, de l'échantillon dont les données ont été tirées. Il est vrai que les auteurs insistent à maintes reprises sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un travail complet et que leur approche privilégie le diagnostic, la sensibilisation et l'identification des efforts à fournir pour garantir la conservation et la récupération de ce patrimoine exceptionnel, mais c'est précisément cette surabondance d'information, et l'énorme potentiel d'exploitation qu'elle recèle, qui laissent le lecteur un peu sur sa faim. Surtout en ce qui concerne l'anthropologie et l'histoire de ces *igudar*, domaines qui, force est de le constater, ne sont pas sans avoir connu d'autres projets de recherches ces dernières années (par exemple : Naji, 2006 ; Delaigue et *al.*, 2011). Il ne faut pas penser, néanmoins, que cet ouvrage n'accorde pas une large place à ces deux disciplines, parfois avec d'importantes contributions. En voici pour preuve la datation par le carbone 14 d'un échantillon de bois prélevé dans l'*agadir* d'Ajarif, le premier âge radiométrique obtenu, à ma connaissance, pour un grenier fortifié marocain. D'après cette analyse, ce bois pourrait remonter à une fourchette chronologique comprise entre 1177 et 1299 en années calendaires (à un intervalle de confiance de $2\sigma = 95\%$ de probabilités pour que la datation soit fiable).

Dans le dossier de l'origine et l'ancienneté des *igudar*, toujours à la recherche de données suffisamment robustes, cette datation est, on s'en doute, d'un intérêt exceptionnel. Mais le problème c'est que, contrairement à ce que les auteurs en disent, l'âge de ce bois n'est pas forcément un *terminus ante quem*, c'est-à-dire qu'il fixe un seuil chronologique « avant lequel » l'*agadir* aurait été construit. Car rien ne prouve, en revanche, que la date soit effectivement postérieure ou largement contemporaine du moment même de la construction de cet important grenier, dont il faut rappeler que le *lluh* a servi de modèle aux « chartes » coutumières de plusieurs *igudar* de la région.

La présence de ce bois pourrait être aussi le résultat de la récupération et la réutilisation d'un matériau préexistant, pratiques fréquentes dans un environnement où le bois est extrêmement rare et très prisé. Dans ces conditions, la datation par le radiocarbone fournirait, bien au contraire, un *terminus post quem* et l'édification, ou la réfection, du grenier d'Ajarif pourrait être plus récente et conforter, par conséquent, la date de 1344 à laquelle permet de remonter la documentation écrite conservée. Malheureusement, et faute d'observations de terrain plus fines, et de contextes archéologiques précis, il est impossible de trancher pour le moment. Mais, comme la présente monographie le rapporte à juste titre, il ne faut pas oublier que cette même chronologie, la moitié du XIV^{ème} siècle, coïncide avec la date la plus ancienne susceptible d'être établie, à partir des documents provenant d'une vingtaine d'*igudar* des Hillala, pour le fonctionnement des greniers fortifiés marocains.

Quoiqu'il en soit, et à mon avis, les apports les plus estimables de la première partie concernent tant l'analyse spatiale et environnementale des greniers, notamment pour ce qui est de l'hydraulique et de la construction des paysages agricoles, que l'étude du processus de « patrimonialisation », et de valorisation par l'intermédiaire du « tourisme culturel », dont ils ont été l'objet. C'est ici que les auteurs, géographes spécialisés en développement rural, effectuent une contribution réellement originale et utile sur le plan de la dimension appliquée de la recherche sur les *igudar* qu'ils privilégient dans leur approche.

La deuxième partie, l'Atlas illustré, constitue pratiquement les deux tiers de l'ouvrage. Volet fondamental de cette publication, il se présente comme l'outil essentiel pour atteindre les objectifs avoués de ce projet de recensement des greniers fortifiés de l'Anti-Atlas occidental : diagnostic, sensibilisation et aide à la planification.

Il est certes toujours possible de discuter des méthodes utilisées ou des critères choisis pour l'élaboration des fiches de l'inventaire dont l'iconographie occupe, comme l'intitulé du livre l'annonce, une large place : photos « historiques » en noir et blanc, photos « conventionnelles » en couleurs, photos aériennes obliques, croquis et plans des bâtiments complétés par une imagerie satellitaire normalisée à haute (ou très haute) résolution qui permet d'effectuer d'utiles comparaisons quant à leur taille ou à leur typologie, cartes de localisation et d'accès... Et il est aussi compréhensible qu'il existe quelques lacunes, ou même plusieurs erreurs manifestes, dans un catalogue qui comporte une centaine de fiches et dont les enquêtes sur le terrain nécessaires pour son élaboration n'ont pris, d'après le témoignage des auteurs eux-mêmes, que deux mois de travail. Mais il est clair que cet atlas sera désormais un document irremplaçable aussi bien pour la connaissance de l'état actuel de cet extraordinaire patrimoine construit que pour toute stratégie, émanant de la société civile ou des instances officielles, visant à sa récupération, interprétation et présentation.

Avec ce beau livre, nous avons affaire, en somme, à une publication de référence dans le domaine. Il faudra bien sûr la compléter par des nouvelles enquêtes destinées non seulement à élargir son cadre géographique, pour embrasser l'Anti-Atlas central, le Jbel Siroua ou le Haut-Atlas central, mais aussi à multiplier ses perspectives disciplinaires. Car, compte tenu de la nature des sources qui permettent de l'aborder, la recherche sur cette formidable matérialisation de l'identité collective berbère ne peut être qu'authentiquement transdisciplinaire et coopérative. Elle doit nécessairement convoquer, de ce fait, des équipes « indisciplinées » composées pêle-mêle de géographes et d'architectes, d'anthropologues et d'archéologues, d'historiens et de paléographes, de berbérissants, d'arabisants et d'hébraïsants...

Un grand pas en avant est sans doute déjà franchi avec cette très estimable monographie. Mais le chemin qui, surplombant la sombre falaise du temps, serpente jusqu'aux mémoires et aux oublis des *igudar* et des *igherman* marocains est, comme souvent les sentiers qui y mènent, raide et long...

Jorge ONRUBIA-PINTADO
Université de Ciudad Real (Espagne)

Références Bibliographiques

DELAIGUE, M.-Ch., J. ONRUBIA PINTADO, Y. BOKBOT et A. AMARIR (2011), « Une technique d'engrangement, un symbole perché. Le grenier fortifié nord-africain », *Techniques & Culture*, 57, p.182-201.

NAJI, S. (2006), *Greniers collectifs de l'Atlas. Patrimoines du Sud marocain*, Édisud/La Croisée des Chemins, Aix-en-Provence/Casablanca.

POPP, H. et A. KASSAH, (2010), *Les ksour du Sud tunisien. Atlas illustré d'un patrimoine culturel*, Naturwissenschaftliche Gesellschaft Bayreuth, Bayreuth.